

# ÉDIFICE DESTINÉ AU CULTE DÉCOUVERT DANS LA COUCHE BOIAN-SPANŢOV DE LA STATION-TELL DE CĂSCIOARELE

VLADIMIR DUMITRESCU

Nous avons publié, il y a déjà quelques années, un compte rendu sommaire des principaux résultats des deux premières campagnes de fouilles, entreprises sous notre direction, dans la station énéolithique de Căscioarele<sup>1</sup>, qui s'est avérée être l'un des plus importants sites de la culture de Gumelnița, situé sur la rive septentrionale du Danube, à environ 60 km sud de Bucarest. Nos fouilles, commencées en 1962, se sont poursuivies chaque année, jusqu'à l'été de 1968 inclusivement, en nous permettant de dégager, d'une part, toute la couche supérieure de culture et, d'autre part, de pratiquer une section transversale de la station, jusqu'à 5 m de profondeur, et de dégager en même temps certaines portions des couches inférieures (fig. 1). En ce qui concerne la couche supérieure de culture, nous ne croyons pas nécessaire de résumer ici ce que nous avons déjà écrit dans notre compte rendu signalé plus haut ; il suffit de mentionner que nous avons pu dresser le plan complet de l'habitat de cette couche, appartenant à la phase dite B1 de la culture énéolithique de Gumelnița, avec les restes de 16 habitations.

Le niveau de base de ces habitations variait, selon l'épaisseur des dépôts ultérieurs, et se situait entre 0,60—0,70 m de profondeur. Parmi ces restes se trouvaient éparpillés aussi quelques fragments céramiques de la culture de Cernavoda I, ainsi que deux ou trois vases de cette même culture<sup>2</sup> ; en outre, on a pu dégager beaucoup de fosses, ayant servi probablement comme fosses d'offrandes et contenant un important nombre de vases cassés à dessein, datant de la phase Hallstatt A, tout comme des fragments céramiques de cette même époque, ainsi que des restes sporadiques de l'époque du Latène<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Vladimir Dumitrescu, *Principalele rezultate ale primelor două campanii de săpături din aşezarea neolitică tirzie de la Căscioarele*, dans SCIV, 16, 1965, pp. 215—237. En dehors de ce compte rendu, nous avons publié un court article sur les fouilles de 1962—1963 dans la revue « Archaeology », 18, 1965, pp. 34—40, intitulé : *Căscioarele. A Late Neolithic settlement on the Lower Danube*, et — en collaboration avec Tancred Bănăţeanu — une étude : *À propos d'un soc de charrue primitive, en bois de cerf, découvert dans la station néolithique de Căscioarele*, dans « Dacia », N. S., IX, 1965, pp. 59—67. Quelques-unes des statuettes en terre cuite et en os trouvées dans les couches appartenant à la culture de Gumelnița de la station de Căscioarele ont été reproduites dans notre livre *L'art néolithique en Roumanie*, Ed. Meridiane, Bucarest, 1968. Enfin, un très sommaire compte rendu à propos des fouilles de Căscioarele a été publié par nous dans la revue « Ar-

*cheologia. Trésor des âges »* (Paris, 32, janvier-février 1970, p. 74 et suiv.) sous le titre *Căscioarele. Un sanctuaire énéolithique*. En même temps, Hortensia Dumitrescu a publié un article sur l'une des plus importantes découvertes faites pendant nos fouilles de Căscioarele : *Un modèle de sanctuaire découvert dans la station énéolithique de Căscioarele*, dans « Dacia », N. S., XII, 1968, pp. 381—394. Pour les premières fouilles de Căscioarele, qui ont révélé l'importance de cette station, v. Gh. Ştefan, *Les fouilles de Căscioarele*, dans « Dacia », II, 1925, pp. 138—197.

<sup>2</sup> Vladimir Dumitrescu, *Principalele rezultate...*, pp. 217—219 ; Ersilia Tudor, *Ceramică aparţinând culturii Cernavoda descoperită la Căscioarele*, dans SCIV, 16, 1965, pp. 555—563.

<sup>3</sup> Vladimir Dumitrescu, *Principalele rezultate...*, pp. 217—218,

Le plan de l'habitat énéolithique de la couche supérieure constitue d'ailleurs, à l'heure actuelle, le seul plan complet d'un site de la culture de Gumelnița ; ce plan est, selon nous, d'autant plus important qu'il peut être utilisé pour une reconstitution théorique — mais tout à fait véridique — de tout l'habitat respectif, à l'aide des modèles en terre cuite des habitations, trouvés pendant nos fouilles de Căscioarele.

La section stratigraphique mentionnée plus haut, ayant plus de 116 m de longueur sur 2 m de largeur, a dû être arrêtée à 5 m de profondeur, où nous avons atteint le niveau des eaux. En effet, jusqu'en 1964, la station énéolithique de Căscioarele était un petit îlot dans un golfe du lac de Cătălui et c'est seulement après les travaux de dessèchement des lacs de cette zone que le niveau des eaux a baissé de quelques mètres, en nous permettant ainsi de continuer nos fouilles jusqu'à 5 m de profondeur. Cependant, il n'y a pas de doute que, même de cette manière, nous n'avons pu atteindre la base de la couche de culture ; sans pouvoir préciser l'épaisseur initiale de toutes les couches de culture du *tell* de Căscioarele, le fait que beaucoup de stations préhistoriques situées le long de la rive gauche du Danube soient, de nos jours, partiellement recouvertes par les eaux du fleuve, du moins pendant la saison des crues, aussi bien que le résultat de quelques petits sondages exécutés par nous, même sous le niveau des eaux après le dessèchement du lac, justifient notre conclusion, à savoir que la base de la couche de culture n'a pas été atteinte par le sondage stratigraphique de 1964.

Le but de cette étude n'étant pas de décrire en détail les résultats de nos fouilles, qui feront en temps utile l'objet d'une étude monographique, mais bien de faire connaître le plus tôt possible certaines découvertes que nous jugeons être d'une importance exceptionnelle, nous nous contenterons de rappeler d'abord seulement quelques-unes des observations d'ordre stratigraphique, vu que l'on a pu préciser l'existence de plusieurs niveaux appartenant à la couche de Gumelnița, qui superposent une couche de la dernière phase de la culture de Boian.

Immédiatement sous la couche supérieure dont nous avons parlé plus haut et dont les habitations ont été toutes détruites par un incendie, il y a les restes d'une autre couche assez mince, contenant des objets semblables à ceux de la couche supérieure, qui doivent être rangés à la même phase de Gumelnița B1 ou bien aux derniers moments de ce que nous avons appelé l'étape A2c<sup>4</sup>. Le niveau de base de cette deuxième couche est situé entre 1—1,25 m de profondeur, étant très bien indiqué par beaucoup de restes trouvés *in situ* à cette profondeur, à savoir non seulement beaucoup de fragments céramiques mais aussi bien de la terre brûlée sur des portions assez étendues, des pierres, des bois de cerf en quantité, etc. Sous cette couche il y a une autre, de plus d'un mètre d'épaisseur, datant toujours, d'après les matériaux récoltés, de la phase Gumelnița A2. Elle ne contient que des traces isolées d'incendie ; cependant, deux ou trois foyers plusieurs fois refaits, ainsi que l'épaisseur même de la cendre, indiquent que le laps de temps pendant lequel elle s'est constituée a dû être assez long. On pourrait provisoirement considérer cette couche comme synchrone du niveau Gumelnița A2b de la station éponyme<sup>5</sup>.

Entre 2,20 et 2,80—3,20 m de profondeur se situent les restes du plus ancien niveau de la culture de Gumelnița de cette station de Căscioarele, appartenant lui aussi à la phase Gumel-

<sup>4</sup> Avant d'étudier en détail tous les matériaux récoltés pendant nos fouilles, il nous semble préférable de ne pas tâcher de préciser les choses d'une manière trop rigide. En effet, cette avant-dernière couche pourrait indiquer un niveau correspondant au niveau A2c de la station éponyme de Gumelnița (v. Vladimir Dumitrescu, *Gumelnița. Sondajul stratigrafic din 1960*, dans SCIV, 17, 1966, pp. 51—99) qui précède de peu le niveau de la phase B1 de la même station. D'autre part, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire au cours de la V<sup>e</sup> Conférence Na-

tionale d'Archéologie (Iasi, décembre 1967), nous sommes d'avis qu'à l'avenir il vaudra mieux remplacer l'appellation Gumelnița B1 par celle de Gumelnița A3, d'abord pour indiquer l'étroite liaison entre cette étape et les autres étapes de la phase Gumelnița A et ensuite pour indiquer de cette manière qu'il y a une différence plus grande entre ce qu'on appelait Gumelnița B1 et B2, qu'entre Gumelnița B1 et A2 finale.

<sup>5</sup> Vladimir Dumitrescu, *Gumelnița. Sondajul stratigrafic ...*, pp. 54—56.

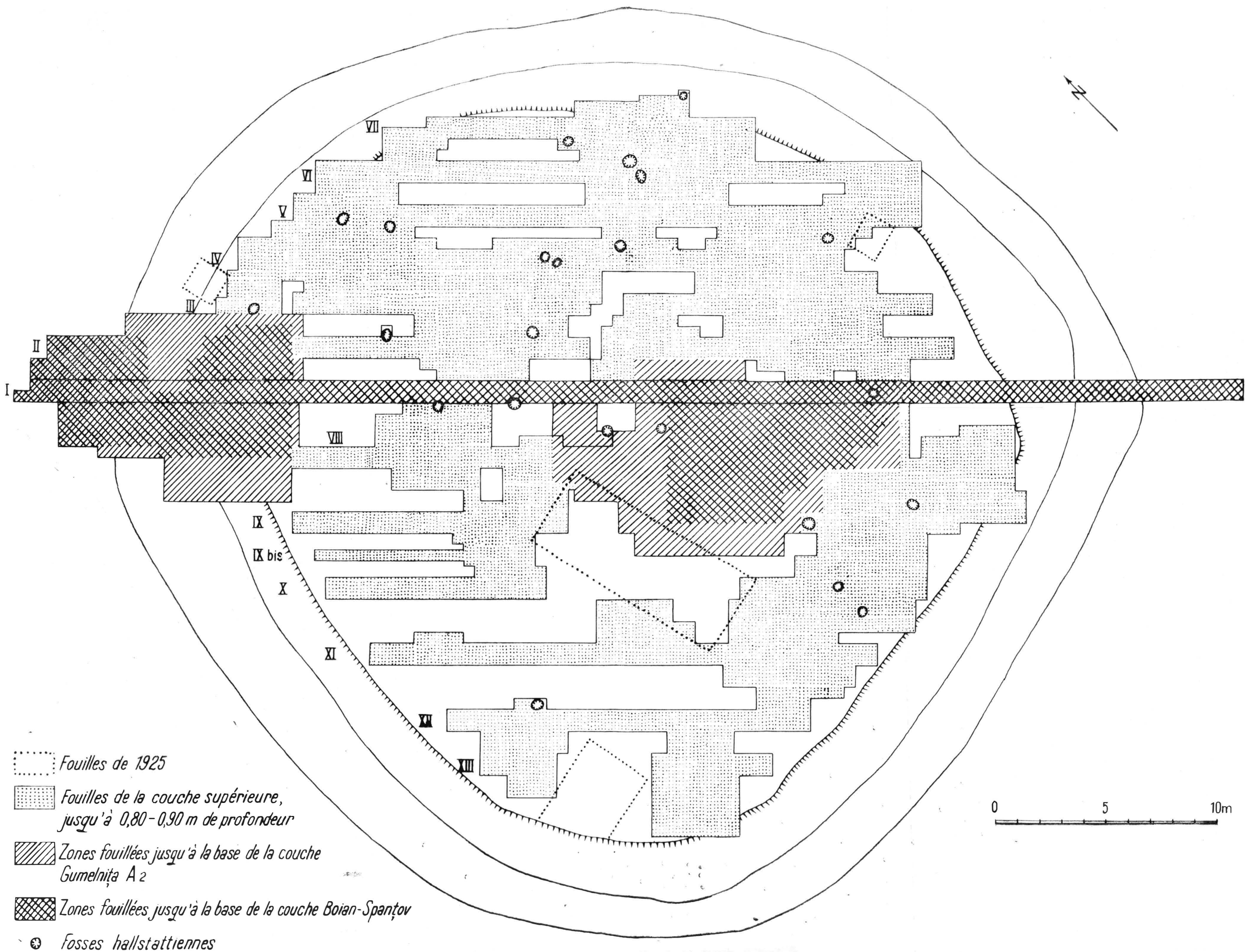


Fig. 1. — Plan général des fouilles de Căscioarele, 1962 — 1968.  
<https://biblioteca-digitala.ro> / <http://www.daciajournal.ro>





nița A2 (respectivement A2a). Cette couche est caractérisée par des restes massifs des maisons détruites à la suite d'un incendie qui a ravagé la station ; ces restes indiquent l'existence de grandes maisons de surface, bien que l'intérieur de quelques-unes soit quelque peu alvéolé, c'est-à-dire partiellement creusé dans le sol, système que nous avons constaté aussi dans la station éponyme de Gumelnița<sup>6</sup>. Une des maisons construites à la surface du sol (n° 1/1964), située à peu près au centre de la station, présentait même une particularité assez inattendue : deux parois étaient doublées, pourrait-on dire, par d'autres parois, laissant ainsi entre elles une espèce de corridor<sup>7</sup>. La position centrale, ses dimensions, ainsi que la découverte à l'intérieur de cette maison d'une maquette en terre cuite, unique jusqu'à présent dans tout le néolithique continental, et représentant, selon toute probabilité, un sanctuaire<sup>8</sup>, nous font supposer qu'il s'agit d'une construction destinée non seulement à servir d'habitation, mais aussi à la pratique de certains rites magiques, et appartenant, peut-être, au chef de la communauté. Bien entendu, vu que nous n'avons pu dégager qu'une zone assez restreinte de la couche de l'habitat auquel appartenait cette maison, cette interprétation reste sujette à caution.

Sous les restes de cette grande maison et d'une maison voisine — n° 2/1964 (pas encore entièrement dégagée) — ont été trouvés sept squelettes de tout petits enfants, dont les tombes pénétraient quelquefois jusqu'aux restes calcinés des parois des constructions de la couche inférieure de culture, située entre 3,60-4,40—4,60 m de profondeur. D'autre part, le long de notre tranchée de sondage stratigraphique (I) on a trouvé les squelettes de quatre autres petits enfants — deux vers l'extrémité SE de la tranchée et les deux autres vers l'extrémité NO. Cependant, si nous tenons compte du fait que sous les habitations dégagées dans la zone NO de la station on n'a trouvé qu'un seul squelette d'enfant (n° 5/1964), on doit se demander si le grand nombre de squelettes trouvés sous les décombres des deux habitations situées plus ou moins au centre de la station ne saurait être expliqué justement par la position centrale de ces maisons et, surtout, de la maison n° 1/1964. Il s'agit ici, bien entendu, d'une simple supposition qui ne pourrait être vérifiée que si l'on avait la possibilité de dégager encore d'autres zones de la station.

Le fait même qu'au-dessous de la maison n° 1/1964 et dans la couche la plus ancienne que nous avons pu fouiller — située entre 3,60-3,80 — 4,60 m de profondeur — on a découvert les restes incendiés d'une grande construction (n° 12/1968) destinée, en partie au moins, au culte, nous permet de croire que notre supposition est assez proche de la vérité. Et, d'ailleurs, c'est justement la description de cette construction et des objets découverts à l'intérieur, ainsi que l'étude de sa destination que nous nous sommes proposés de présenter ici.

Il est vrai que les restes de cette grande construction n'ont pu être encore dégagés entièrement pendant la campagne de fouilles de 1968. Mais, étant donné que vers la fin de 1968 le bassin de l'ancien lac de Cătălui a été de nouveau rempli d'eau, pour en faire une pépinière piscicole, nous n'avons pas eu la possibilité de continuer nos fouilles pendant l'été de 1969, car le tell énéolithique était devenu de nouveau un flot dont le sommet dépasse d'un mètre — un mètre et demi à peine les eaux du lac. Bien que nous espérons obtenir de la coopérative agricole, propriétaire du terrain, de faire évacuer les eaux, du moins pendant les quelques mois nécessaires à la continuation de nos travaux, il nous semble utile de présenter dès maintenant cet ensemble archéologique, vu son importance exceptionnelle, même si certaines de nos interprétations devaient être considérées encore comme provisoires (fig. 2).

<sup>6</sup> Idem, *Fouilles de Gumelnița*, dans « Dacia », II, 1925, pp. 29—103 ; v. pp. 39—43,

<sup>7</sup> Hortensia Dumitrescu, *op. cit.*, pp. 389—390 et fig. 2.

<sup>8</sup> *Ibidem*, *passim*.



Fig. 2. — 1, vue de l'« Ostrovel » de Căscioarele, pendant les fouilles de la couche supérieure de culture (1963); 2, vue des fouilles du secteur central — maison n° 12/1968 de la couche Boian-Spanțov.

Les restes massifs des parois détruites par l'incendie, les bases des poteaux carbonisés enfoncés dans le sol, ainsi que le sol brûlé à l'intérieur de la construction, nous ont montré d'une manière incontestable qu'elle avait un plan rectangulaire, orienté E—O, d'au moins 16 m de longueur sur 10 m de largeur ; toutefois, l'extrémité ESE et le côté SSE n'étant pas complètement dégagés, ces dimensions doivent être considérées comme susceptibles d'être modifiées.

Après avoir enlevé les restes écroulés des parois (quelquefois le crépi brûlé avait une épaisseur de plus de 15—20 cm et présentait les empreintes de gros poteaux en bois), on a pu constater que, à l'intérieur de cet édifice, certaines zones présentaient une espèce de pavement en argile durcie, cependant que d'autres en étaient dépourvues. Sur ce sol il y avait, surtout du côté N, beaucoup de restes de vases brisés *in situ*, parmi lesquels nous nous contentons de signaler ici un grand vase de provisions (*pythos*), cassé par l'effondrement des parois et décoré d'une manière tout à fait caractéristique de la dernière phase (Spanțov) de la culture de Boian (décor excisé sur de larges portions ; fig. 7/1), ainsi que quelques vases peints en blanc sur fond brun lustré, d'un type assez souvent rencontré pendant les dernières étapes de la culture de Boian, mais aussi pendant la dernière phase de la culture de Gumelnița. A côté de beaucoup d'autres pièces céramiques trouvées tout le long de notre tranchée I au même niveau et parmi les restes d'autres maisons incendiées de la même couche, ces trouvailles prouvent que cette couche de culture — la plus ancienne de celles que nous avons pu atteindre jusqu'à présent — appartient justement à la phase Spanțov de la culture de Boian, depuis laquelle s'est développée ensuite la culture de Gumelnița.

Ce grand édifice était divisé en deux chambres par une rangée de six poteaux carbonisés, enfoncés dans le sol, bien que nous ne puissions préciser s'il s'agissait aussi d'une paroi en terre glaise qui séparait les deux chambres. En tout cas, la quantité appréciable de charbon de bois que nous avons récoltée a servi à déterminer, à l'aide de la méthode C<sub>14</sub>, la date de cette construction<sup>9</sup>. Nous ne pouvons préciser si les deux chambres étaient de dimensions égales, justement parce que, ainsi que nous l'avons déjà dit, les restes de cette construction n'ont pas été encore complètement dégagés (fig. 8). Cependant, on peut affirmer qu'il y avait une différence sensible entre ces deux chambres. En effet, tandis que parmi les fragments des parois de la chambre n° 1 (située vers l'ONO) il y en avait beaucoup qui conservaient les restes d'une peinture bichrome, aucun des fragments de l'autre chambre (n° 2, située vers l'ESE) ne présentait la moindre trace d'un décor peint, les deux faces étant seulement lissées.

On a pu récolter ainsi plus d'une centaine de fragments peints des parois de la première chambre et l'on a eu la possibilité de dessiner et de photographier beaucoup d'autres qu'on ne pouvait enlever parce qu'ils s'effritaient ; nous avons pu ainsi non seulement nous rendre compte de la manière dont avait été exécutée la peinture des parois, mais aussi être en mesure de reconnaître les principaux motifs décoratifs. Il faut préciser d'ailleurs que les parois s'étaient écroulées, comme d'habitude, à l'intérieur de l'édifice. A de très rares exceptions près — dues sans doute aux bouleversements ultérieurs —, la face décorée des fragments de crépi brûlé des parois gisait contre la terre et pas un seul fragment n'était décoré sur les deux faces. Il est donc hors de doute, d'une part, qu'une seule des faces des parois était peinte et, d'autre part, que la face peinte était celle de l'intérieur de la chambre ; il est bien probable que c'est justement cette circonstance qui a contribué à mieux conserver le décor dans le milieu assez

<sup>9</sup> Nous avons reçu tout récemment le résultat de ces examens, pour des restes de bois carbonisé trouvés dans cet édifice : 5 570 ± 100 B. P. (= 3 620 B. C.) ; 5 860 ± 100

B. P. (= 3 910 B. C.) ; 5 980 ± 100 B. P. (= 4 030 B. C.) (v. plus bas, note 25).

humide de la station. Cette face intérieure, bien lissée, avait été recouverte d'une mince couche d'argile rouge foncée sur laquelle ont été peints ensuite en blanc-jaunâtre les motifs décoratifs.

On doit reconnaître que les peintres en bâtiment de cette période étaient assez versés dans la technique de leur métier ; en effet, nous avons constaté que, pour assurer une prise parfaite de la nouvelle couche de crépi lors de la réfection de la peinture, la couche antérieure était grattée à l'aide d'un outil pointu. Quant aux motifs mêmes, à côté des dessins curvilignes dérivés de la spirale, il y avait aussi des motifs anguleux. Pour la plupart, il s'agit de motifs exécutés à l'aide de minces rubans ne dépassant que rarement 7—9 mm de largeur ; cependant, lorsqu'on a combiné certains motifs en spirale, là où les boucles se séparent on a peint en blanc-jaunâtre aussi la portion plus ou moins triangulaire d'où se détachent les boucles-rubans. D'autres fois on rencontre de vrais cercles peints. Enfin, quelques-uns des dessins à angles droits sont exécutés non seulement à l'aide des minces rubans dont nous avons parlé, mais aussi en combinant ces derniers avec d'autres bandes beaucoup plus larges, ayant quelquefois l'un des côtés courbe.

Bien que nous ayons pu copier parfois le décor sur des portions de plus d'un mètre carré, il serait assez téméraire de vouloir reconstituer la décoration complète des parois ; par conséquent, nous nous contentons de reproduire (fig. 3 ; pl. I—II) quelques-uns des fragments les plus caractéristiques. Enfin, près du côté ONO de cette maison, nous avons trouvé une espèce de médaillon en terre cuite, presque parfaitement circulaire, ayant à peu près 20 cm de diamètre et une épaisseur de 3—4 cm, peint sur l'une des faces d'une bande spiralée rouge, bordée d'un filet blanc-jaunâtre sur fond brun-verdâtre. Il est assez probable que ce médaillon décorait la face intérieure de la paroi O, en étant collé à une certaine hauteur (fig. 4 et pl. III/2).

On savait depuis longtemps que certaines maisons néo-énéolithiques de l'Europe, surtout de l'Europe du sud-est, avaient été décorées<sup>10</sup>, mais on n'avait trouvé jusqu'ici — si nos informations sont complètes — que des fragments plus ou moins isolés et, en tout cas, aucun médaillon du genre décrit plus haut. Il faut donc reconnaître que, de ce point de vue aussi, la découverte dont nous venons de parler est exceptionnelle. D'autre part, il faut souligner que le décor de certains fragments de parois peintes, découvertes en Bulgarie dans des couches appartenant à la culture de Gumelnița, a été exécuté d'une manière très proche de ceux de Căscioarele, les motifs curvilignes peints en blanc-jaunâtre sur fond rouge étant quelquefois identiques<sup>11</sup>.

Parmi les fragments de Căscioarele, beaucoup étaient recouverts de deux ou même de trois couches de peinture qui s'exfoliaient à cause de l'humidité du terrain, mais qui nous ont permis de constater que le crépi et le décor ont été refaits deux fois, sans qu'il s'agisse jamais d'une copie de la décoration antérieure.

Toujours à l'intérieur de la chambre n° 1, dans la zone située à proximité de la paroi S, sous les débris calcinés des parois, nous avons trouvé une colonne en terre glaise, partiellement déformée et en partie détruite, tombée sur les restes d'une autre paroi. Après plus d'une semaine de travail minutieux et acharné, on a pu la dégager, la dessiner et la photographier (fig. 5/1—2 et fig. 6/1). Les fragments de cette colonne ont été transportés à Bucarest, où, à l'aide des photos et des dessins exécutés pendant les fouilles, nos collaborateurs E. Mironescu et O. Chirilă, des laboratoires de l'Institut d'Archéologie, ont pu exécuter une copie grandeur nature (pl. III/1), d'une exactitude vraiment millimétrique.

<sup>10</sup> Des découvertes de ce genre ont été faites surtout en Bulgarie dans des stations appartenant à la culture de Gumelnița ; v. G. I. Georgiev, *Kulturgruppen der Jungsteinzeit und Kupferzeit in der Ebene von Thraxien (Südbulgarien)*, dans le volume *L'Europe à la fin de l'âge*

*de la pierre*, Prague, 1961, pp. 45—100, pl. XXXII/6. Pour les maisons décorées des autres cultures néo-énéolithiques de l'Europe, v. H. Müller-Karpe, *Handbuch der Vorgeschichte*, II, München, 1968, p. 289.

<sup>11</sup> G. I. Georgiev, *op. cit.*

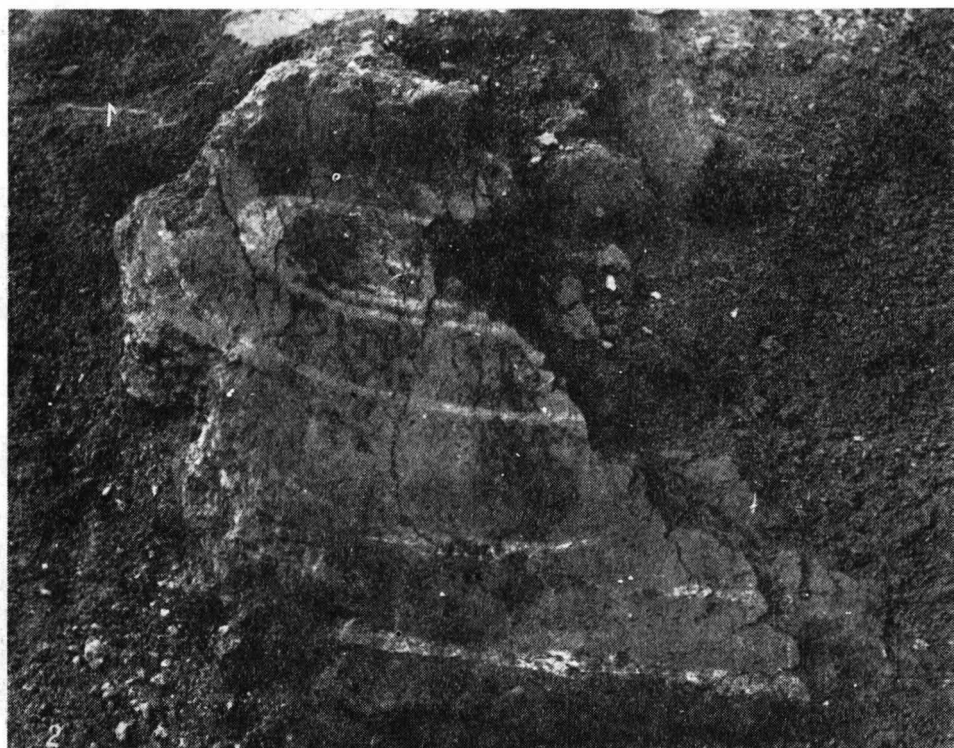
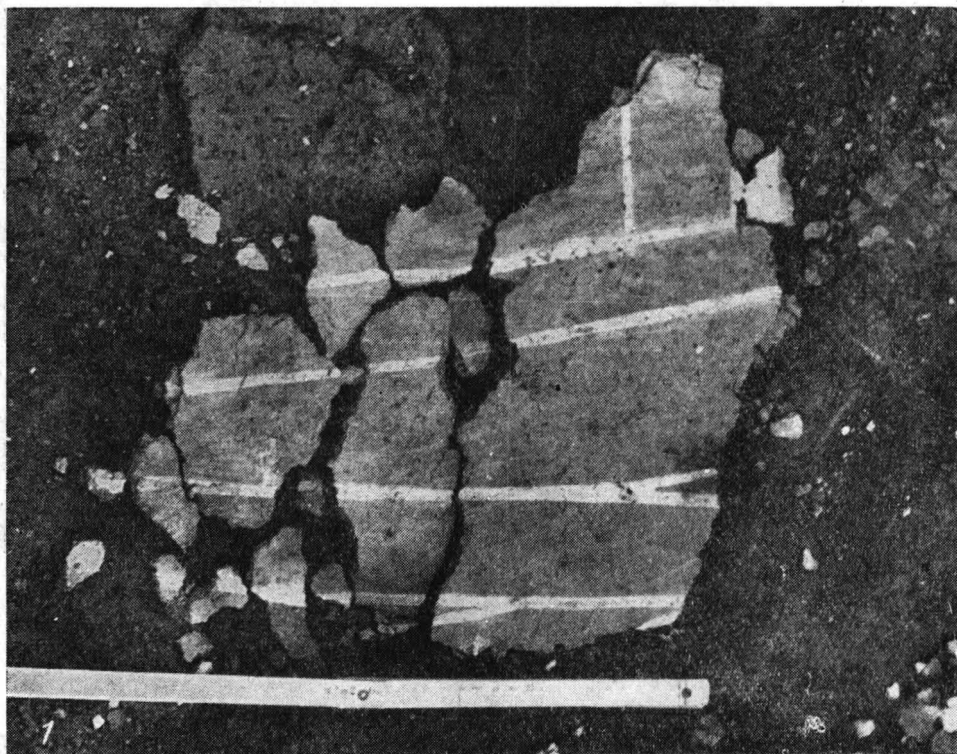


Fig. 3. — Fragments du crépi peint de la maison n° 12/1968 (couche Boian-Spanțov).



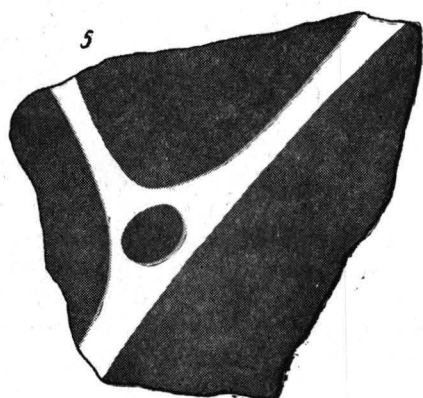
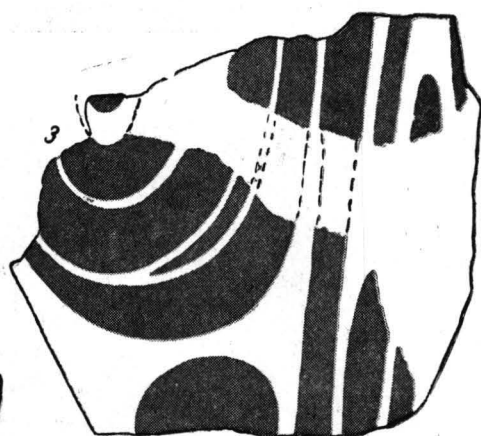
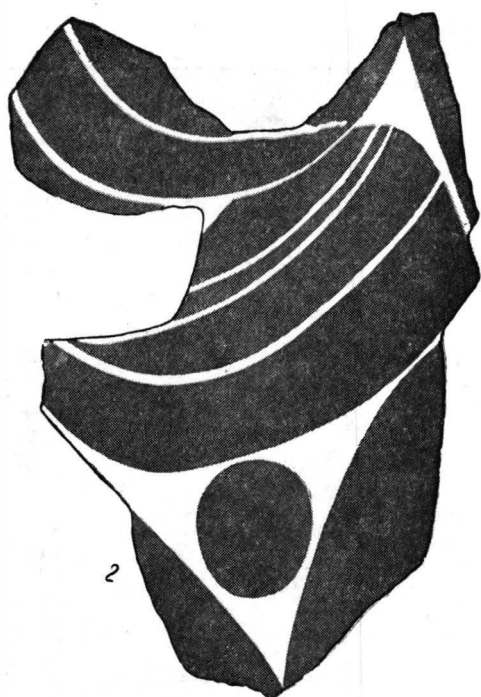
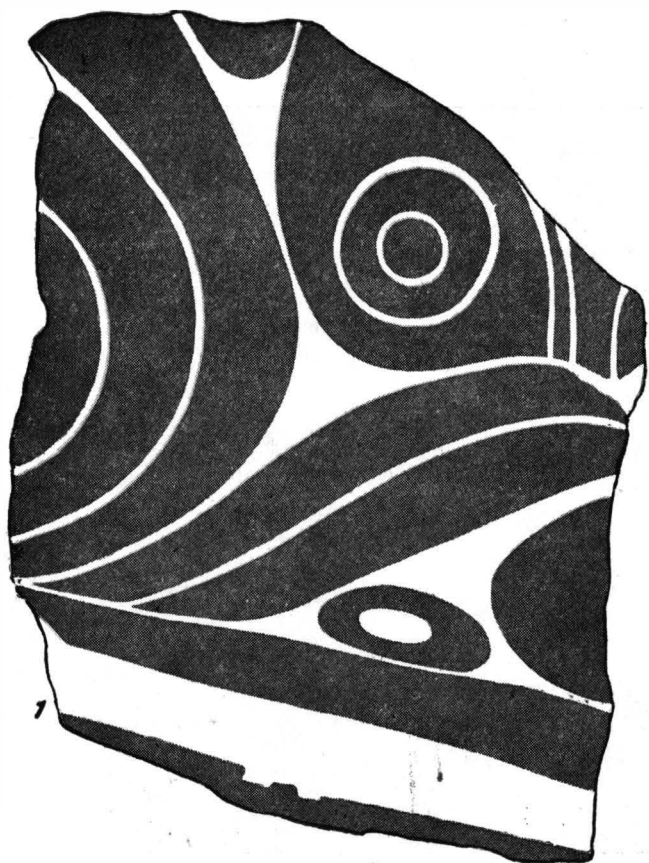


Planche I. — Quelques fragments du crépi peint des parois intérieures de la maison n° 12/1968 ; gris = rouge ; blanc = blanc-jaunâtre.

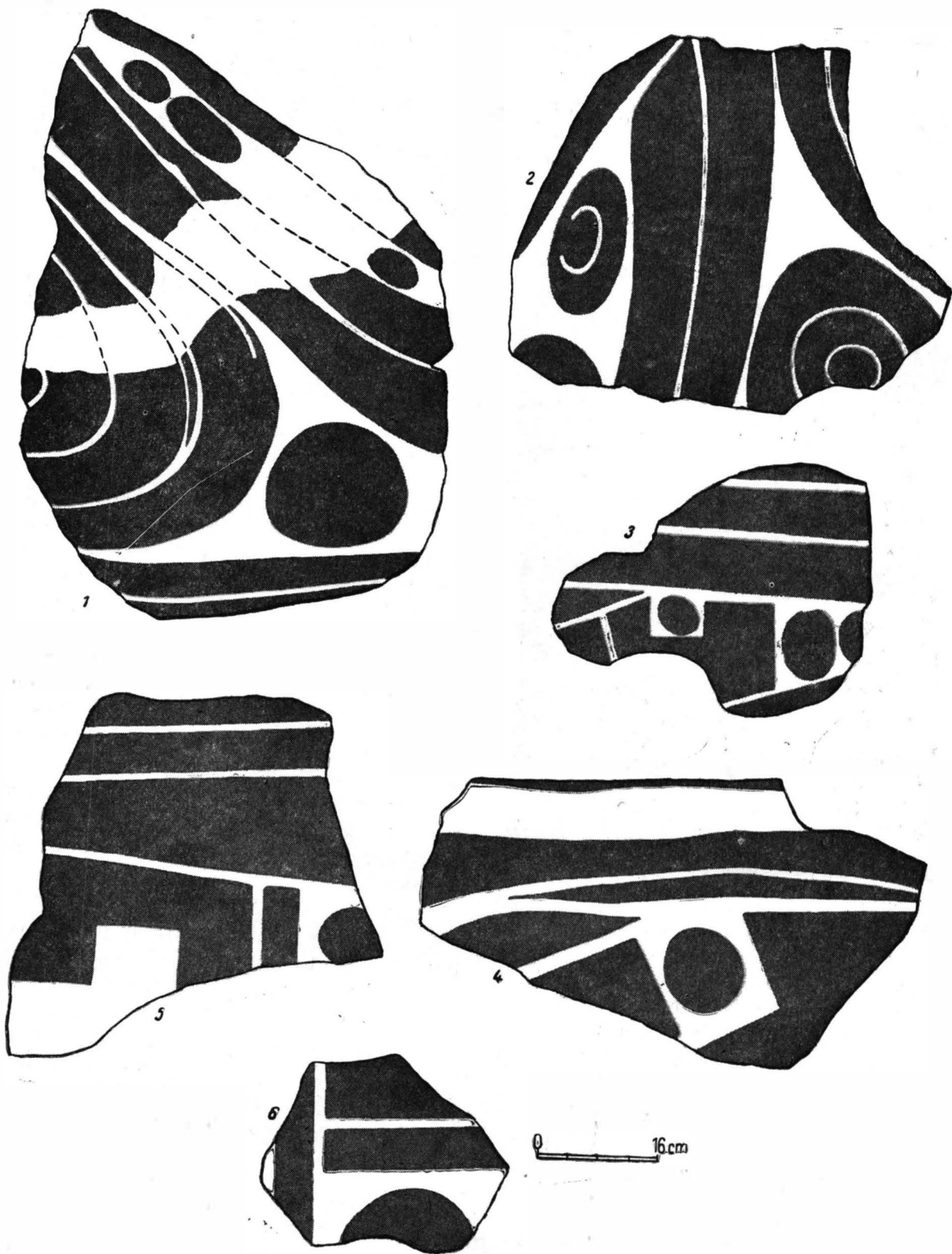


Planche II. — Autres fragments du crépi peint des parois intérieures de la maison n° 12/1968 ; gris = rouge ;  
blanc = blanc-jaunâtre.



La colonne, qui gisait à terre plus ou moins selon l'axe ONO—ESE, avait la face située en haut assez endommagée et déformée, surtout à son extrémité ESE, par les fragments de paroi qui la recouvraient ; par contre, la face qui gisait sur des fragments de crépi brûlé était presque parfaitement conservée, ce qui nous a permis non seulement de faire un relevé complet du décor, mais aussi de préciser la forme et les dimensions de la colonne. La longueur conservée est de 1,90 m, et il nous semble certain que quelques centimètres seulement manquent

des deux extrémités, en s'étant effrités à l'occasion de l'écroulement de la colonne et du choc provoqué d'une part par le contact violent avec les restes de la paroi déjà effondrée, et, d'autre part, de la paroi qui s'est effondrée dessus. Il nous semble cependant assez probable, sinon certain, que la hauteur initiale de la colonne ne dépassait pas 2 m.

A en juger d'après le fait que l'une des extrémités était beaucoup mieux conservée que l'autre, on serait tenté de croire que la base de la colonne est représentée justement par l'extrémité la mieux conservée, à savoir celle de N ; elle se serait mieux conservée justement parce qu'elle n'était pas tombée d'une hauteur de 2 mètres, comme l'autre. Toutefois, vu que la partie la mieux conservée de la colonne recouvrait les restes enfoncés dans le sol d'un poteau carbonisé, qui faisait originairement partie d'un ensemble probablement en relation directe avec la colonne, nous ne devons pas être trop affirmatifs à ce propos ; cet aspect du problème sera discuté plus loin, après la description du décor de la colonne.

Le fait que la partie qui gisait sur les restes d'une des parois était très bien conservée

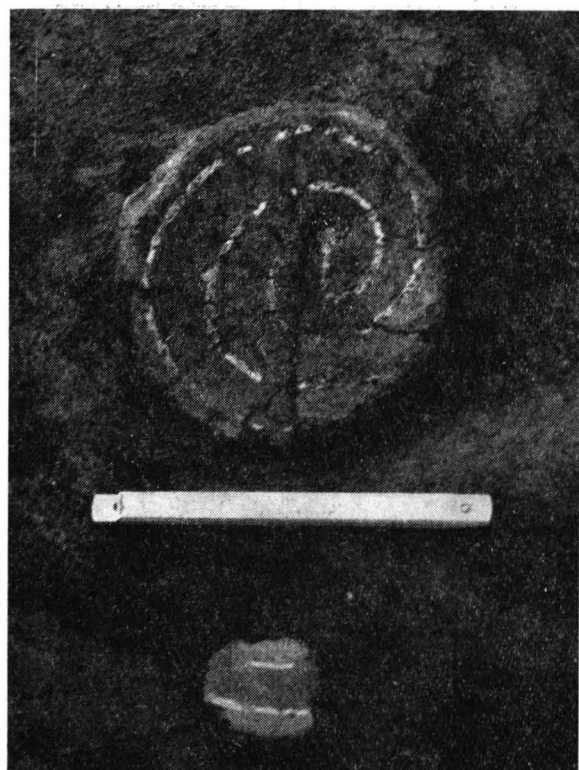
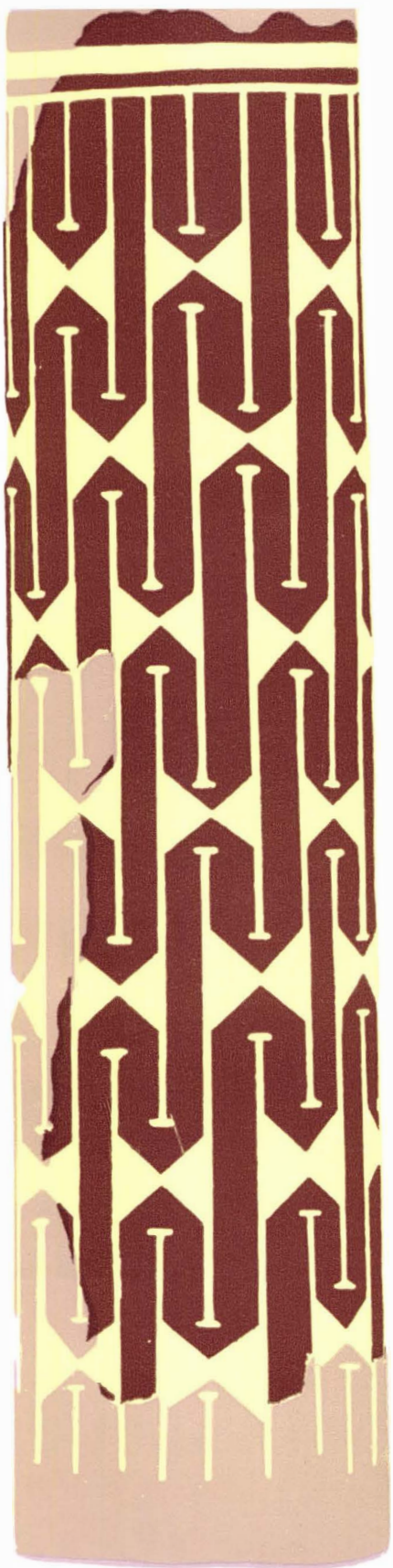


Fig. 4. — Le médaillon en terre cuite, peint en rouge, gris et blanc-jaunâtre, ainsi qu'un autre petit fragment de crépi à décor trichrome.

sur presque toute sa longueur nous a permis de constater que la section de la colonne n'était pas parfaitement circulaire, mais un tout petit peu ovale, les diamètres maximum et minimum étant respectivement de 43 cm et de 41 cm. On ne saurait cependant affirmer que cette forme avait été réalisée à dessein : la différence presque imperceptible à l'œil nu entre la section de la colonne et celle d'un cylindre parfait nous porte à croire qu'on a eu bien l'intention de réaliser une colonne cylindrique. Et d'ailleurs, si l'on regarde la copie exécutée par nous, il est difficile d'observer qu'il ne s'agit pas d'un cylindre parfait, bien que — nous l'avons déjà dit — la copie soit absolument fidèle à l'original.

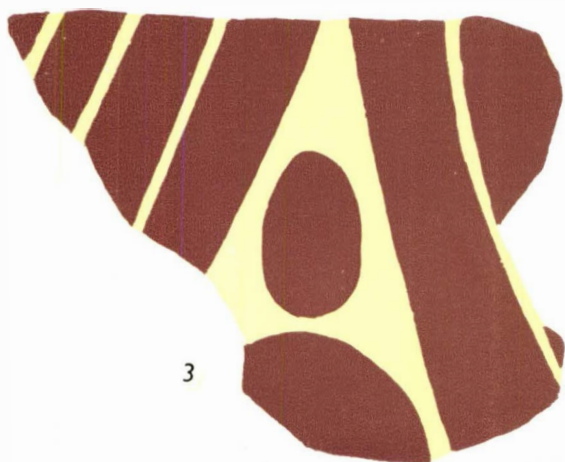
Le fait que la colonne était vide à l'intérieur et que sa paroi ne dépassait pas 9 à 10 cm d'épaisseur nous porte à croire qu'elle a été modelée autour d'un tronc d'arbre bien lisse. Comme on n'a pas trouvé aucune trace de charbon ni à l'intérieur de la partie la mieux conservée, ni aux deux extrémités de la colonne, il semble probable que — après avoir bien séché la colonne et avant de l'installer là où nous l'avons trouvée — le tronc d'arbre ait été retiré. Enfin, on doit ajouter qu'on n'a trouvé aucun reste indiquant l'existence



1



2



3

Planche III—1, La grande colonne, reconstituée; 2, le médaillon trichrome découvert dans la maison n° 12/1968; 3, fragment de crépi peint, de la même maison.





Fig. 5. — Deux photos prises pendant les travaux de dégagement de la grande colonne.



d'un socle spécialement aménagé, et d'autant moins d'un chapiteau, ce qui est d'ailleurs tout à fait normal, étant donné le milieu et l'époque à laquelle se placent ces découvertes. On devrait donc admettre que la colonne était installée à même le sol intérieur de la maison, sa base étant constituée par son extrémité inférieure.

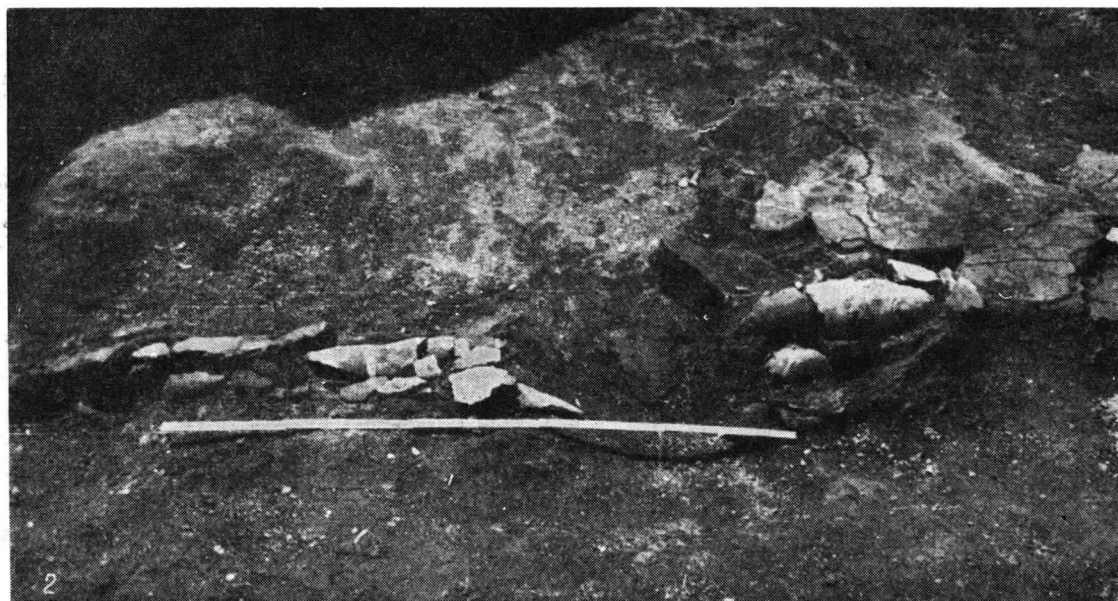


Fig. 6. — 1, la grande colonne pendant les travaux de dégagement ; 2, la petite colonne, *in situ*.

L'existence de trois couches successives de peinture sur cette colonne semble indiquer que c'est justement à l'occasion des réfections successives du crépi et de la peinture que la colonne ait pu prendre une section un tout petit peu ovale. Les décorations successives ont été exécutées toutes les trois à l'aide de la même couleur blanche-jaunâtre utilisée pour la

décoration des parois de la chambre, sur la très fine couverte rouge appliquée auparavant sur le crépi. Il y a donc ici aussi un décor bichrome, les motifs en blanc-jaunâtre étant mis en évidence justement par cette couverte-fond d'un rouge foncé. Quant aux deux couches de crépi ultérieures à la construction de la colonne, elles ont une épaisseur de plus d'un centimètre chacune. D'autre part, ainsi qu'on a pu l'observer sur les portions où les couches de peinture se sont effritées, les motifs décoratifs de chaque couche différaient totalement. Comme nous ne pouvons enlever la couche supérieure, qui se conservait sur une bonne partie de la colonne, nous n'avons pas eu la possibilité de reconstituer le décor de la première et de la deuxième couche de peinture ; on peut seulement préciser que la plus ancienne couche était décorée de rubans curvilignes assez étroits, dessinant peut-être des spirales combinées d'une manière semblable à certains motifs qui ornaient les parois de la chambre. La couleur et la largeur de ces rubans étaient d'ailleurs les mêmes que pour le décor des parois. En échange, la deuxième couche semble avoir été décorée de rubans verticaux peints en blanc-jaunâtre, alternant avec d'autres, rouges, réservés de la couverte, larges d'à peu près 2 cm chacun.

Avant de décrire le décor de la dernière couche de peinture — c'est-à-dire la plus récente, que nous avons été en mesure de reconstituer d'une manière totale et absolument sûre —, il faut souligner que l'existence des trois couches de peinture de la colonne est en concordance avec les trois couches de crépi peint des parois de cette chambre, et indique sans doute que les deux fois qu'on a dû refaire le crépi et le décor des parois on a refait aussi le crépi et le décor de la colonne. Et tout comme pour les parois, les motifs de chacune des couches de peinture étaient différents.

A quelques centimètres (tout au plus 5—6 cm) de l'extrémité la mieux conservée, la colonne était entourée d'une bande de couleur blanche-jaunâtre, large de 3,2 cm, doublée d'un ruban plus mince, de la même couleur (comme d'ailleurs toute la décoration de la colonne), ayant à peu près la même largeur que les autres rubans peints de la colonne. A partir de ce ruban étaient tracés 22 autres rubans minces, verticaux et parallèles, de longueur inégale, sur lesquels ont été peintes sept rangées horizontales de triangles affrontés, chaque rangée étant composée de sept paires de triangles affrontés. Il ne nous semble pas nécessaire de décrire trop en détail cette ornementation, car notre pl. III/1 parle d'elle-même. Il faut cependant attirer l'attention sur le fait que, pour réaliser cette succession symétrique de rangées horizontales de paires de triangles affrontés, le peintre n'avait besoin que de 21 rubans verticaux ; en traçant 22 rubans verticaux, il a cependant commis une faute, ce qui ne l'a pas empêché toutefois de mener à bien sa tâche. Quant à l'autre extrémité de la colonne, elle était par trop endommagée pour nous permettre de savoir si des rubans horizontaux pareils à ceux qui entouraient l'autre extrémité constituaient le point d'arrêt des rubans verticaux, bien que nous soyons en droit de supposer que la symétrie parfaite dont nous avons parlé imposait presque d'elle-même cette solution.

On pourrait d'ailleurs croire que les vrais motifs décoratifs de la colonne n'étaient pas les rubans et les rangées de triangles affrontés, mais bien les larges bandes réservées de la couverte rouge, qui, serpentant d'une manière constante de haut en bas et de droite à gauche, ont l'aspect de soi-disant spirales fuyantes continues, motifs très souvent rencontrés sur la céramique peinte énéolithique du sud-est de l'Europe et, surtout, de la céramique des cultures de Cucuteni et de Gumelnița. Ceci prouve encore une fois que notre point de vue sur la valeur égale ou presque égale des motifs réservés et des motifs peints dans la décoration de la céramique est justifié. Quoi qu'il en soit, l'ensemble est d'un grand effet décoratif, étant exécuté en même temps d'une manière assez précise. Ce qui ne veut pas dire que tous les trian-

gles soient égaux et que tous les rubans peints et toutes les bandes ondulées réservées du fond aient toujours la même largeur.

Le motif des triangles se retrouve assez souvent dans le décor peint au graphite des cultures de Boian et de Gumelnița, et nous l'avons rencontré même dans la décoration de la céramique de cette couche Spanțov de Căscioarele. Et même les petites barres horizontales (ayant quelquefois l'aspect de petits triangles) qui soulignent — pourrait-on dire — les bouts des rubans verticaux, là où ils s'arrêtent à quelques centimètres des triangles affrontés, se retrouvent dans le décor de la céramique de cette même phase Spanțov-Boian.

Après avoir enlevé les restes de la colonne et dégagé le sol de l'édifice des fragments de parois calcinés sur lesquels reposait la colonne, on a découvert deux rangées presque parallèles de trous de poteaux avec des restes de bois carbonisé ; l'une de ces rangées avait été composée de quatre poteaux et l'autre de trois, l'un des poteaux de cette dernière rangée se trouvant *au-dessous* de la colonne. La position de tous ces trous de poteaux indiquait assez clairement que les poteaux n'étaient pas en relation avec aucune des parois de cette chambre, tandis qu'il nous semble devoir établir une certaine relation entre les poteaux et la colonne. Il faut cependant attirer l'attention sur le fait que, si nous admettons que l'extrémité la mieux conservée de la colonne représentait sa *base*, il serait difficile d'établir une relation *directe* entre la colonne et les deux rangées de poteaux en bois, car, dans ce cas, on devrait admettre que la colonne était placée *en dehors* de ces deux rangées de poteaux. Par contre, si nous admettons que la colonne s'élevait au milieu de l'espace encadré par les poteaux, il faut supposer que l'extrémité la moins bien conservée constituait la base, tandis que celle mieux conservée avait été la partie du sommet. En même temps, si, comme nous le croyons, cette colonne, qui n'avait en aucun cas une fonction architecturale, était un objet de culte (et nous reviendrons là-dessus après la description de tous les autres restes trouvés dans cette même chambre n° 1), on pourrait supposer que les poteaux constituaient le squelette d'une espèce de baldaquin ou de paravent double, à l'intérieur duquel la colonne était à l'abri des regards indiscrets. On pourrait peut-être trouver d'autres explications aux deux rangées de poteaux, mais même dans ce cas il ne nous semble pas possible de douter de la destination culturelle de cette colonne.

Assez près de la colonne, sous les décombres calcinés de la paroi S, on a trouvé le squelette d'un adulte<sup>12</sup> couché sur le côté droit, dans une position accroupie très accentuée (fig. 7/2), la tête vers le N et le regard vers le OSO, c'est-à-dire assez différente de l'orientation des squelettes des enfants enterrés depuis la base de la couche appartenant à la phase Gumelnița A2. Il n'y a d'ailleurs aucun doute que l'individu auquel appartenait ce squelette a été enterré depuis le sol de la couche Boian-Spanțov, et, par conséquent, doit être attribué à cette couche, même si l'on n'a pu préciser le contour de la fosse tombale.

Toujours du côté S de cette chambre, mais beaucoup plus près des poteaux qui séparaient les deux chambres de cet édifice, il y avait les restes d'une autre colonne en terre cuite, beaucoup plus mince, ayant un diamètre qui dépasse à peine 10 cm. Elle aussi était vide à l'intérieur, donnant l'impression — à cause de ses dimensions surtout — d'un tube en terre cuite, long de 2 m, peint, sur le fond rouge-brun foncé, d'un ruban blanc-jaunâtre dont la largeur varie entre 8–12 mm ; ce ruban s'enroule d'une manière hélicoïdale le long de la colonne (fig. 6/2). A côté de cette colonne se trouvaient les restes assez bouleversés d'une espèce de banc massif en terre glaise, pas plus haut de 30–40 cm, peint lui aussi de rubans de

<sup>12</sup> Les restes ostéologiques des squelettes trouvés pendant nos fouilles sont encore à l'étude et, par conséquent, nous ne pouvons encore donner aucun détail du point de vue anthropologique.



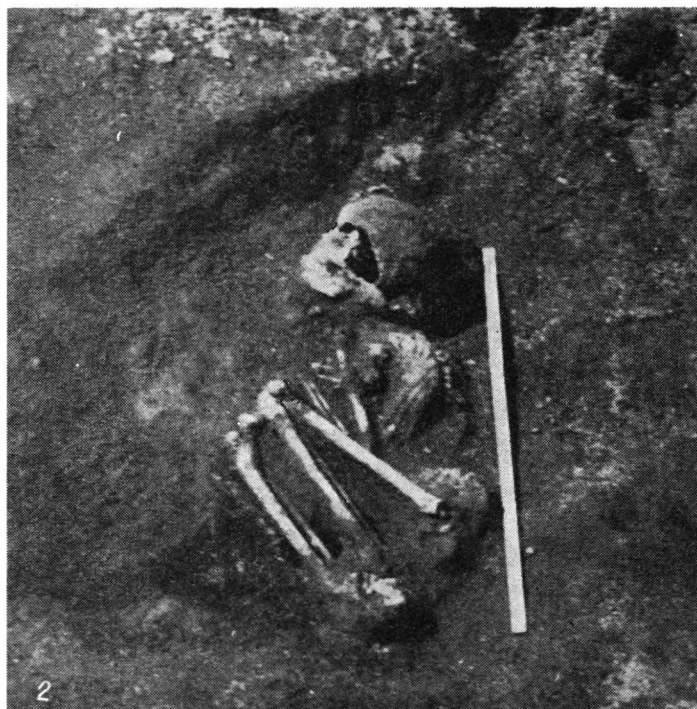
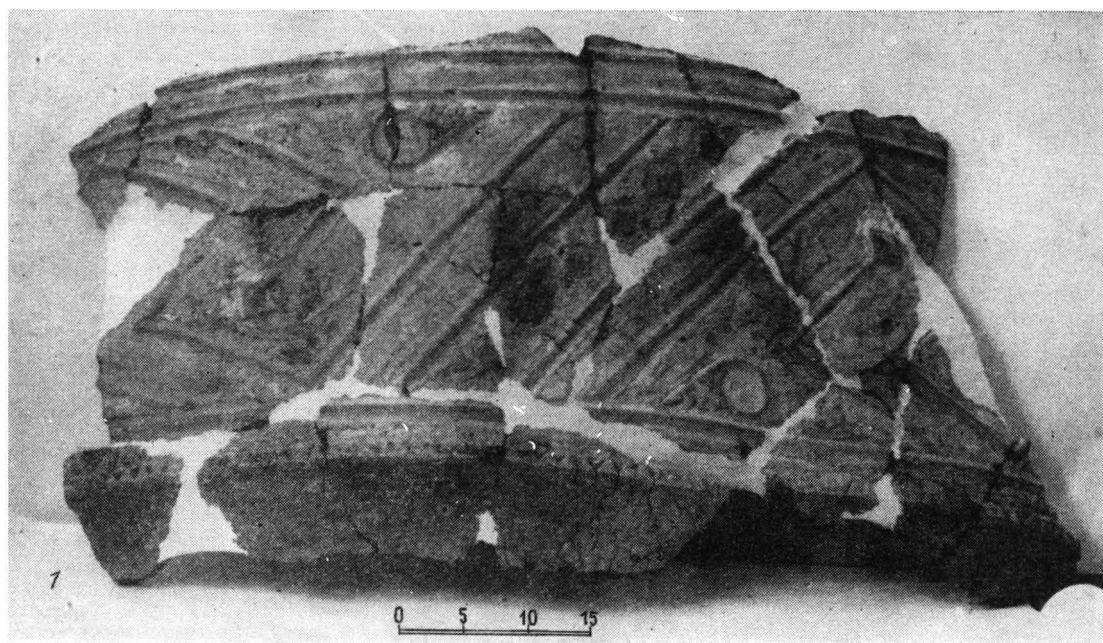


Fig. 7. — 1, fragment du grand *pythos* à décor excisé découvert sur le sol de la maison n° 12/1968; 2, le squelette accroupi trouvé sous le sol de la même maison (phase Boian-Spanțov).

la même couleur blanche-jaunâtre et des mêmes motifs curvilignes que certaines portions des parois. Une bonne partie de ce banc n'a pu être dégagée, se trouvant justement près de la limite de nos fouilles dans cette zone de la station, à environ quatre mètres de profondeur.

Si nous rappelons qu'à l'intérieur de la chambre n° 1 il y avait, outre les vases en terre cuite dont nous avons parlé plus haut, un moulin à bras en pierre et très peu d'autres

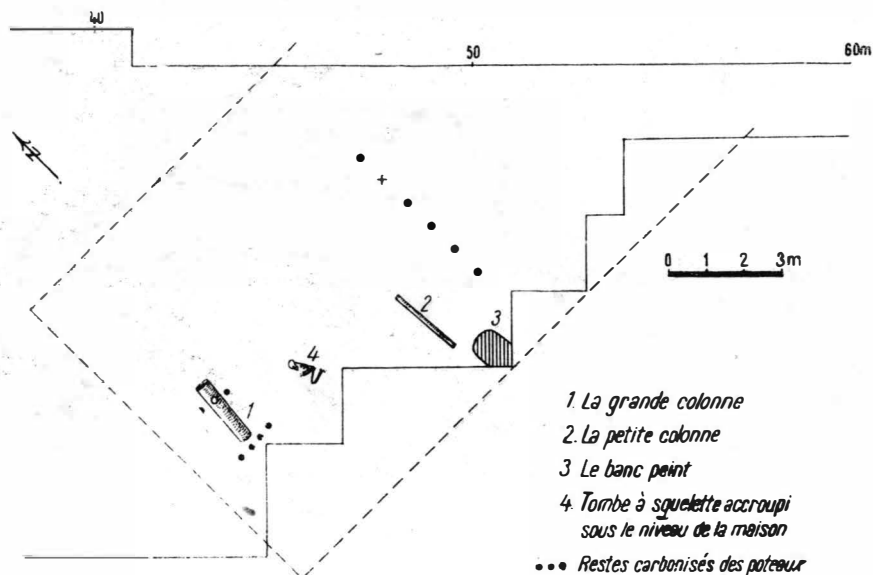


Fig. 8. — Esquisse du plan de la maison n° 12/1968.

objets, en état fragmentaire, nous croyons n'avoir omis aucun détail essentiel de cette découverte peu commune.

Toutes les observations enregistrées pendant les fouilles et surtout pendant les opérations de déblayage des deux colonnes, ainsi que leurs formes, leur décor et leur position, nous autorisent à affirmer qu'elles ne pouvaient avoir aucune fonction architecturale proprement dite, et qu'elles devaient être en relation avec le culte. Si nous tenons compte aussi du fait qu'au moins trois des quatre parois de la chambre n° 1 étaient décorées, tandis qu'à l'intérieur des deux autres grandes maisons (n° 10 et 11/1968) de la même couche de culture, dégagées par nos fouilles, on n'a pas trouvé le moindre fragment de paroi décorée, il nous semble que le caractère à part de cette chambre ressort pleinement. Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que les parois de la chambre n° 2 de cet édifice n'avaient pas été décorées non plus, ce qui mène à la même conclusion, c'est-à-dire que nous sommes en présence d'un ensemble destiné au culte, à l'intérieur d'une construction qui avait au moins deux pièces.

Si cette conclusion est juste — et il nous semble qu'on ne devrait pas en douter —, il s'ensuit que les deux colonnes étaient en relation avec un *culte de la colonne*, assez bien connu ailleurs<sup>13</sup>, avec lequel ont été mis en relation certains détails de « l'autel » en terre cuite trouvé il y a quelques années dans une des maisons de la station de Truşeşti, du nord de la

<sup>13</sup> A propos de l'importance du culte du pilier sacré et de sa signification, v. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Gallimard, Paris, 1965, pp. 31 et suiv. Voir aussi les considérations à propos du culte de la double colonne

de A. Niţu, *Reprezentarea altarului cu două coloane pe ceramica de la Turdaş*, dans « Publicaţiile Institutului de Istorie Naţională A. D. Xenopol », Iaşi, 1948.

Moldavie<sup>14</sup>. Cette station, appartenant à la culture de Cucuteni, plus ou moins contemporaine de la culture de Gumelnița, est cependant postérieure à la phase de Boian-Spanțov à laquelle appartient notre découverte de Căscioarele.

Peut-être le fait même que les deux colonnes — étant vides à l'intérieur — n'avaient pu être construites qu'en utilisant des troncs d'arbres comme noyaux centraux (même si ces noyaux avaient été presque certainement enlevés avant l'installation en place des colonnes) pourrait indiquer une relation encore plus directe entre le mythe du pilier sacré et ces colonnes. Dès lors que le bois pourrissait assez facilement, on pouvait le remplacer par des colonnes faites d'un matériel qui leur assurait une durée plus grande.

On pourrait évidemment s'interroger si le fait que le décor de la première colonne contient *sept* rangées ayant chacune *sept* paires de triangles affrontés ne devait pas être mis en relation avec le rôle symbolique attribué assez souvent à ce chiffre. Mais les faits que nous connaissons — et non seulement de la station de Căscioarele, mais aussi bien de tout le néo-énéolithique du SE de l'Europe — ne nous offrent aucune base pour une réponse affirmative. Enfin, il faut ajouter qu'on n'a pas trouvé à l'intérieur de la maison n° 12/1968 — pas plus, d'ailleurs, qu'à l'intérieur des deux autres maisons dégagées dans la même couche de culture (n° 10 et 11/1968) — aucun fragment de *statuette*. On ne peut donc établir aucune relation directe entre cette construction destinée au culte de la colonne et le culte de la fécondité et de la fertilité, auquel doivent être reliées les statuettes anthropomorphes féminines trouvées en grand nombre dans toutes les stations des cultures néo-énéolithiques du SE de l'Europe.

En effet, selon l'explication unanimement acceptée par les historiens de la religion, et par les ethnologues aussi, le pilier sacré « assure la communication avec le ciel »<sup>15</sup> — et la colonne isolée joue le même rôle —, tandis que le culte de la fécondité se relie directement à la terre — la *Terra Mater* qui « dans certaines religions . . . est imaginée capable de concevoir toute seule »<sup>16</sup>. Ceci pourrait d'ailleurs expliquer l'absence des statuettes anthropomorphes dans le sanctuaire de Căscioarele. Et si l'on nous reprochera que ces considérations seraient un peu anachroniques, nous dirons que le devoir de tout archéologue est non seulement de décrire ses découvertes, mais, dans la même mesure, de les expliquer. . . D'autre part, du moment que ces découvertes prouvent que les peuplades et les tribus de cette époque lointaine construisaient bien de vrais sanctuaires, leurs conceptions magico-religieuses devaient être à coup sûr bien cristallisées et plus complexes qu'on est généralement disposé à l'admettre. Et en tout cas nous ne pouvons souscrire à l'opinion selon laquelle les statuettes anthropomorphes féminines ne devaient pas être considérées comme des images de la divinité-mère, mais seulement comme des *ex voto* représentant les adorateurs de la divinité<sup>17</sup>.

Bien que les restes de cet édifice ne soient pas entièrement dégagés, le fait que la chambre n° 1 était séparée, du moins partiellement, de l'autre chambre, nous semble prouver que l'on ne devait pas entrer directement dans la chambre n° 1, l'accès à l'intérieur de l'édifice étant conditionné par le passage par la chambre n° 2, même si nous n'avons pas trouvé de traces visibles de la porte ou des portes de cette construction<sup>18</sup>. Enfin, selon nous, on devrait

<sup>14</sup> M. Petrescu-Dimbovița, *Die wichtigsten Ergebnisse der archäologischen Ausgrabungen in der neolithischen Siedlung von Trușești (Moldau)*, PZ, XLI, 1963, pp. 173 sqq., fig. 8, 9. Il est vrai qu'on a parfois contesté le culte de la colonne (Fr. Matz, *Kreta, Micene, Troia*, trad. roumaine, Bucarest, Ed. Științifică, 1969, p. 121, bien que le même auteur reconnaisse « une trace de vérité » en ce qui concerne ce culte). Nous sommes d'avis qu'on ne peut pas contester l'existence d'un culte de la colonne

comme synonyme du culte du pilier sacré. Pour ce culte v. Mircea Eliade, *op. cit.*

<sup>15</sup> Mircea Eliade, *op. cit.*

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>17</sup> H. Müller-Karpe, *op. cit.*, p. 392.

<sup>18</sup> Il faut préciser que pour aucune des maisons dégagées à Căscioarele, soit dans la couche supérieure, soit dans les autres couches, l'état des décombres incendiés ne nous a pas permis de reconnaître l'emplacement des ou de la porte des maisons.

admettre une relation directe entre les deux rangées de poteaux, au milieu desquels avait dû être placée la grande colonne, et la colonne elle-même; l'hypothèse envisagée plus haut — à savoir que ces deux rangées de poteaux étaient destinées à soutenir une espèce de baldaquin ou de paravent (en toile?), pour cacher la colonne et pour donner la possibilité de la dévoiler aux adorateurs seulement aux moments indiqués des cérémonies magico-religieuses — nous semble assez plausible. Quant au banc en terre glaise, peint lui aussi, à côté duquel s'élevait l'autre colonne, on pourrait supposer qu'il était destiné à recevoir les offrandes ou bien qu'il servait à certaines autres pratiques du culte, qui se déroulaient à l'intérieur de cette chambre, justement parce que ce banc se trouvait tout près de la paroi qui séparait les deux chambres (et donc de l'entrée dans la chambre n° 1) et aussi de la colonne la plus mince. Nous précisons toutefois qu'on n'a pas trouvé de vases d'offrande ou d'autres objets à côté de ce banc, du moins dans la zone dégagée par nos fouilles.

Tout cela suppose, certainement, un cérémonial du culte — et il n'est pas douteux que ce cérémonial existât vraiment, comme il existe dans toutes les pratiques et autres cérémonies magico-religieuses des peuplades ethnographiques. Bien entendu, faute d'autres documents archéologiques, on ne peut reconstituer aucune de ces cérémonies et de ces pratiques des tribus néo-énéolithiques du Bas-Danube. On pourrait cependant se demander si le squelette trouvé *sous* le sol de la chambre n° 1 et justement entre les deux colonnes (mais plus près de la grande colonne) ne devait être considéré comme la preuve d'un enterrement relié à certaines de ces pratiques du culte — peut-être à l'occasion même de la construction de l'édifice —, sans pouvoir nier d'ailleurs le caractère hypothétique d'une réponse affirmative à cette question.



Cette construction à destination culturelle, ainsi que les deux colonnes trouvées à l'intérieur, représentent des découvertes *uniques* jusqu'à présent de toute l'époque néo-énéolithique du SE de l'Europe, car il s'agit du premier sanctuaire que nous connaissions de cette époque et dans cette région. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que les fouilles entreprises dans les stations appartenant aux cultures de Boian et de Gumelnița de la vallée du Bas-Danube n'ont dégagé que très rarement, d'une manière complète, les différentes couches de ces sites et, par conséquent, on ne saurait affirmer que le sanctuaire de la couche Boian-Spanțov de Căscioarele constituait — à son époque — une exception. Toutefois, dans la couche supérieure de la station même de Căscioarele, que nous avons entièrement dégagée, on n'a rien trouvé de semblable<sup>19</sup>. Par contre, à peu près dans la même zone du tell de Căscioarele, dans la couche de la culture de Gumelnița qui superpose directement notre sanctuaire, se trouvaient — comme nous l'avons déjà dit (v. plus haut, p. 7) — les restes d'une grande maison, à l'intérieur de laquelle a été découverte une « maquette » en terre cuite représentant certainement un sanctuaire, ce qui a suggéré à Hortensia Dumitrescu — bien avant la découverte de l'été 1968 — l'hypothèse que cette maison était destinée à certaines pratiques du culte plutôt qu'à être une habitation comme toutes les autres<sup>20</sup>.

D'autre part, les fouilles de la station de Radovanu, située à 6 km à vol d'oiseau de Căscioarele, ont dégagé jusqu'à présent deux des niveaux d'un habitat appartenant justement

<sup>19</sup> A l'intérieur des restes de la maison n° 8 de la couche supérieure de Căscioarele nous avons trouvé *in situ* un petit complexe relié au culte (deux grandes statuettes du type dit thessalien, à côté d'un petit modèle de chaise en terre cuite), tandis que les restes des autres maisons étaient par trop bouleversés pour pouvoir four-

nir des indications plus précises. Cependant, nous ne pouvons pas affirmer que les découvertes de la maison n° 8 soient suffisamment significatives pour attribuer à cette maison un rôle spécial en relation avec le culte.

<sup>20</sup> Hortensia Dumitrescu, *op. cit.*, p. 389–390.

à la phase Spanțov de la culture de Boian (c'est-à-dire à la même étape que la couche de Căscioarele où a été découvert le sanctuaire que nous étudions dans ces pages), sans trouver que des maisons tout à fait communes<sup>21</sup>. Il faut donc admettre qu'il n'y avait pas de sanctuaires similaires dans *toutes* les stations des cultures néo-énéolithiques de la région. Le fait que la station de Radovanu soit située seulement à quelques kilomètres de Căscioarele pourrait constituer par lui-même l'explication de l'absence d'un édifice destiné au culte dans la première de ces stations. Dans ce cas, on devrait supposer que certaines stations des cultures néo-énéolithiques de ces régions étaient de vrais centres du culte. Cette supposition ne nous semble pas de nature à devoir nous surprendre, car — du point de vue de l'organisation sociale — la tribu avait encore, à cette époque, une forte cohésion, et il est permis de croire que les membres de la même tribu vivaient dans plusieurs stations voisines. Par conséquent, au moins quelques-uns des événements plus importants de la vie de la communauté tribale devraient donner lieu à des manifestations communes, auxquelles prenaient part, sinon tous les membres des communautés et des stations voisines appartenant à la même tribu, au moins une bonne partie de ceux-ci. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, nous ne savons presque rien de ces cérémonies communes et ce serait forcer trop les faits que de vouloir en dire davantage, même en nous appuyant sur les données ethnographiques. Toutefois, il y a encore un aspect de notre découverte qu'il faut analyser avant de clore nos considérations.

Bien que nous ayons montré que non seulement la grande colonne, mais aussi les parois de la chambre n° 1 avaient été recouverts de trois couches de peinture, nous n'avons pas insisté là-dessus. En effet, il faut se demander si ces trois couches de peinture devraient être interprétées comme des réfections normales du crépi des parois et de leur décoration, ou bien faut-il leur attribuer une toute autre signification? En formulant cette question, nous avons en vue les découvertes exceptionnelles faites par J. Mellaart à Çatal Hüyük, en Anatolie, où les parois de nombreux sanctuaires avaient été décorées de plusieurs couches successives de peinture, recouverte chacune par une couche blanche, après l'accomplissement de certaines cérémonies et rituels du culte, selon l'interprétation vraisemblable donnée par l'auteur de ces découvertes<sup>22</sup>. La plupart des fragments des parois de Căscioarele n'étaient pas assez bien conservés et surtout pas assez grands pour permettre de nous rendre compte si le crépi et la peinture des premières deux couches avaient été assez endommagés pour justifier la réfection de tout le crépi et aussi de la peinture, ou bien cette opération aurait été dictée par d'autres motifs. Même les fragments assez grands, sur lesquels on pourrait très bien observer les trois couches successives de peinture, n'ont pu nous fournir une réponse valable, parce que — comme nous l'avons déjà dit — les peintres avaient assez souvent gratté la couche précédente, pour assurer la prise de la nouvelle couche; par conséquent, il est assez difficile de savoir quel était l'état de conservation de la première couche lors de l'application de la deuxième, ainsi que l'état de celle-ci au moment de la deuxième réfection. Toutefois, étant donné que sur certains fragments de parois au moins deux des couches de peinture étaient d'une fraîcheur exceptionnelle, nous sommes enclins à croire que ce n'était pas toujours la nécessité de réparer les dégâts du temps qui avait dicté ces opérations successives.

D'autre part, du moins autant que nous avons pu nous rendre compte, les deux premières couches de peinture de la grande colonne n'étaient pas dans un mauvais état de conservation, pour imposer la réfection de la décoration peinte. Ce fait, à côté de la constatation que

<sup>21</sup> E. Comșa, *Quelques données nouvelles sur la phase de transition de la civilisation de Boian à celle de Gumelnița*, communication au « Symposium über den Lengyel-

Komplex und die benachbarten Kulturen », Nitra-Malé Vozokany, 16–20 avril 1967.

<sup>22</sup> J. Mellaart, *Çatal Hüyük. A Neolithic Town in Anatolia*, London, 1967, p. 132.

les motifs décoratifs de chaque couche de peinture étaient différents, constitue un autre point de rapprochement avec la situation rencontrée à Çatal Hüyük. Bien entendu, il serait téméraire d'affirmer que ce rapprochement impose une conclusion analogue à celle à laquelle s'est arrêté J. Mellaart, mais il nous a semblé utile d'envisager aussi cette possibilité. Il y a d'ailleurs un autre rapprochement qu'on peut faire entre le décor même de la dernière couche de peinture de la grande colonne de Căscioarele et le même site néolithique de l'Anatolie. En effet, la partie inférieure d'une des parois du deuxième sanctuaire du voutour (VII.21) de Çatal Hüyük est décorée de quelques rangées de triangles affrontés<sup>23</sup>, d'une exécution assez semblable, en lignes générales, à celle des triangles de la colonne de Căscioarele, bien qu'à Çatal Hüyük la décoration peinte soit combinée avec des cannelures profondes qui tracent les côtés des triangles.

Il serait, cependant, hasardeux de vouloir établir une relation directe quelconque entre nos découvertes de Căscioarele et celles de Çatal Hüyük, à cause de la grande différence chronologique entre les deux sites. La « ville néolithique » de l'Anatolie est datée de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> millénaire et de la première moitié du VI<sup>e</sup> millénaire av. n.è.<sup>24</sup>, tandis que les dates obtenues à l'aide de la même méthode du C<sub>14</sub> pour la couche à laquelle appartient le sanctuaire de Căscioarele indiquent la fin du V<sup>e</sup> et le commencement du IV<sup>e</sup> millénaire av. n.è.<sup>25</sup>. Il y a donc une différence appréciable entre les dates qu'on devrait assigner à ces deux sites, pour pouvoir affirmer que ces rapprochements ne soient pas fortuits. Et d'ailleurs, même si l'on faisait abstraction des dates du radiocarbon, on ne peut oublier que le site de Çatal Hüyük appartient au néolithique ancien, tandis que la couche qui nous intéresse de la station de Căscioarele date de la dernière phase de la culture de Boian — phase Spanțov — qui précède directement la culture de Gumelnița, dont la dernière étape est partiellement contemporaine du début de l'âge du bronze ancien en Anatolie. Par conséquent, bien que les relations entre le SE de l'Europe et l'Asie Antérieure soient incontestables, on ne peut envisager aucune possibilité de relations *directes* entre les découvertes de Căscioarele et celles de Çatal Hüyük.

Quoi qu'il en soit, la découverte du sanctuaire de la phase Boian-Spanțov de la station de Căscioarele — précédée de la découverte de la « maquette » d'un sanctuaire dans la couche de la phase Gumelnița A2 de la même station — projette une lumière tout à fait nouvelle sur les cultures énéolithiques du Bas-Danube, en nous donnant la possibilité de reconstituer une image de beaucoup plus complète de ces cultures, du point de vue de la vie spirituelle des tribus respectives. Mais pour que cette image puisse être de plus en plus proche de la réalité d'il y a presque six mille ans, il faut donner la priorité aux fouilles sur grande échelle, les seules qui peuvent fournir — en dégagant les restes des sites ou des couches entières — les données multiples dont on a besoin pour la reconstitution historique de ces époques très anciennes.

<sup>23</sup> *Ibidem*, fig. 14, p. 82.

<sup>24</sup> *Ibidem*, pp. 49—53.

<sup>25</sup> Notre collègue H. Quitta, de Berlin, a eu l'amabilité de nous communiquer les résultats des examens C<sub>14</sub>, obtenus au Laboratoire de la Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, pour les spécimens de charbon trouvé en 1964, en 1966 et en 1968 dans la couche Boian-Spanțov de Căscioarele; les dates varient entre 4 035 ± 120 et 3 620 ± 100 av. n.è. et, sauf la dernière, précèdent immédiatement les dates obtenues pour les spécimens de

charbon de la couche Gumelnița A2a de notre station, qui vont de 3 725 ± 80 à 3 450 ± 120, à une autre exception près, qui indique la date de 3 915 ± 150 pour cette couche Gumelnița A2a. Quelques-uns de ces résultats ont été sommairement cités par H. Quitta dans son article *The C<sub>14</sub> Chronology of the Central and SE European Neolithic*, dans « *Antiquity* », XLI, 1967, pp. 263—270 (v. pp. 264—265); les plus récents nous ont été communiqués par sa lettre de février 1970.